

ANTIQUA EDERE, NOVO MODO

Ce n'est nullement au titre de spécialiste de l'œuvre de Leopardi que l'on m'a invité à parler devant vous. Et je n'aurais certainement pas l'audace, après que tant d'intervenants se sont succédé ici-même, d'ajouter quelque chose à tous ces commentaires érudits. Pourtant, sans le travail éditorial que nous avons mené autour de l'œuvre de Leopardi, je ne suis pas sûr qu'un tel colloque aurait été organisé à Paris. Il y a quelques années encore, malgré plusieurs tentatives d'éditeurs différents, il n'est pas exagéré de dire que, comme au temps de Sainte-Beuve, Leopardi n'était pour les Français, guère davantage qu'un nom. J'essaierai d'expliquer brièvement les raisons d'une telle lacune. Mais le fait est là : en 1992, et cela nous semble aujourd'hui à peine concevable, il était très difficile se procurer des textes de Leopardi en français.

Alors, comment et pourquoi? Comment avons-nous entrepris ce projet et comment l'avons-nous réalisé? Pourquoi avons-nous persévéré et pourquoi nous sommes-nous décidés à aller jusqu'au bout? Tout commence par une rencontre, comme souvent dans la vie. Un ami italien, Gianfranco Sanguinetti, me conseille de publier Leopardi en France. Non seulement il me donne ce conseil mais il m'indique comment le publier. Les Français, depuis Sainte-Beuve, ont toujours été rétifs à la poésie amère de la mélancolie. Toutes les tentatives d'imposer Leopardi en France avaient jusque-là échoué. Toutes ces tentatives visaient à faire connaître la poésie de Leopardi. Nous avons décidé de faire connaître le Leopardi penseur, sans entrer dans une discussion byzantine pour savoir si Leopardi est avant tout poète ou penseur. L'un est inséparable de l'autre. En mai 1992, nous publions les *Pensées* et là, nous assistons à un raz-de-marée. Une onde de choc. Tous les journaux en parlent, la télévision s'en mêle, ainsi que la presse étrangère, y compris italienne. On se perd en conjectures. On compare Leopardi à tous les grands classiques, on se demande comment on a pu l'ignorer jusqu'à ce jour. Pendant ce temps, nous travaillons. Six mois plus tard nous publions les *Petites Œuvres morales*. Beaucoup nous voyaient alors devenir l'éditeur français des classiques italiens. C'était mal nous connaître. Bien que la chose soit par ailleurs parfaitement honorable, elle ne nous intéressait guère : nous publions aussitôt les textes dadaïstes de Francis Picabia.

Ensuite intervient la deuxième partie de notre travail, la grande idée originale dans le renouvellement de la divulgation de l'œuvre de Leopardi : l'édition thématique du *Zibaldone*. C'est en France, pour la première fois, que cette idée va être menée à bout. Nous travaillons sans complaisance. Nous avons très peu fait appel à des universitaires français, car les études léopardiennes sont, en France, encore trop peu développées. Nous nous sommes assuré la collaboration des meilleurs et des plus rigoureux connaisseurs de Leopardi, dans la volonté de ne publier que des textes de première importance, règle à laquelle nous essaierons de ne pas déroger. C'est ainsi que nous avons travaillé avec Cesare Galimberti, Giorgio Panizza, Mario Andrea Rigoni. Dans la plupart des cas, ces travaux sont publiés pour la première fois en France et sont encore inédits en Italie. Inaugurée avec *Le Massacre des illusions*, cette édition thématique s'est poursuivie avec *La Théorie du plaisir*, *Théorie des arts et des lettres*. À côté, nous avons édité le *Discours sur l'état actuel des mœurs des Italiens*, le *Discours d'un Italien sur la poésie romantique*, la *Lettre inédite à Charlotte Bonaparte*, et dernièrement le *Discours sur la Batrachomyomachie* et *Tout est rien*. Cette lettre à Charlotte, nous l'avons acquise aux enchères, ce qui a fait grand bruit en France et en Italie. Nous essayons,

dans tout ce que nous faisons de nouveau, d'adopter des méthodes nouvelles. Pour la commémoration du bicentenaire de la naissance de Leopardi, nous avons lancé une opération d'envergure, avec affiches et livre gratuit dans 150 librairies françaises, suisses et belges. Ces publications se sont accompagnées d'œuvres critiques sur Leopardi : les *Études léopardiennes* de Solmi, le *Portrait de Leopardi* par Sainte-Beuve, *L'Intensité dramatique de Leopardi* d'Alberto Savinio et la *Lettre d'Italie* de Valéry Larbaud. Tout récemment, nous avons signé le contrat de traduction pour la publication complète du *Zibaldone*, dans son ordre chronologique, publication qui verra le jour en l'an 2000. Nous souhaitons mettre à la disposition du lecteur français, dans un délai assez court, ce dont les vicissitudes de l'édition de tout un siècle l'ont jusqu'à maintenant privé.

A une époque où l'édition n'est rien d'autre que « l'industrie du frisson », comme disait Montale, nous montrons avec ce programme et sa mise en perspective que l'audace et la rigueur sont payantes. Très vite, nous avons quitté le petit monde des spécialistes, italianisants, léopardistes et philologues pour rejoindre le vrai public, anonyme, des lecteurs. Et nous avons constaté que le public est plus libre dans ses choix que ceux qui parlent en son nom. C'est cet accueil public qui nous a encouragés à poursuivre notre travail, au milieu de l'absence de manifestation de la part des intellectuels français. C'est notre manière de présenter Leopardi, débarrassé de tous les oripeaux de la béatification, tourné vers le sujet vivant, qui est la clef de notre réussite. C'est que l'ignorance dans laquelle le public français avait jusqu'à récemment tenu l'œuvre de Leopardi présente un avantage. Ici, il est encore loin d'être un véritable classique, avec tout ce que cela suppose de souvenirs scolaires et de siècles de gloses accumulées. La splendeur de cette originalité, le génie de cet homme, l'indépendance grandiose de sa pensée historique et politique, font irruption dans l'époque actuelle — il est vrai largement anesthésiée par ses malheurs et hypnotisée par le spectacle du bonheur en vente partout — avec la fraîcheur d'une modernité toute neuve, avec la force d'une franchise et d'un sérieux auxquels on n'est point accoutumé. Si nos contemporains sont capables de faire face virilement aux vérités léopardiennes « aussi incontestables qu'incommodes » (G. Colli), cette œuvre sera pour eux une nourriture précieuse. Car Leopardi, qui n'est issu d'aucune école philosophique et se passe de tout système en vogue à son époque, nous est restitué par la vengeance du temps comme le plus moderne et le plus actuel des penseurs de son siècle — sa redécouverte le prouve —, digne en tout cas d'une gloire qui soit enfin à sa mesure. Leopardi a échappé à la destinée tragique qui s'est abattue, par exemple, sur Machiavel, sur Marx ou sur Nietzsche, au nom desquels et contre lesquels d'innombrables falsifications et massacres ont été perpétrés par leurs fanatiques, malhonnêtes et ignorants partisans et ennemis : jésuites, staliniens ou nazis. On s'est contenté de classer Leopardi parmi les poètes, ce qui était plus rassurant, et il fut ensuite plus ou moins négligé — voire carrément ignoré — en tant que philosophe. Cette mutilation a limité l'importance de l'œuvre de Leopardi et la connaissance que le monde pouvait en avoir, à cause des difficultés de traduction posées par sa poésie. La postérité a eu ses raisons pour agir de la sorte. D'une part, la pensée de Leopardi ne se prête absolument pas à un quelconque usage « idéologique », contrairement à celle de Machiavel, Marx et Nietzsche. Leopardi s'élève, tel une forteresse héroïque, solitaire et inviolée, sur un territoire qu'aucune armée ne peut conquérir ni soumettre à son intérêt ou à son plaisir : c'est un trou noir dans le firmament de la pensée italienne. Nous inversons ainsi une tendance morbide enlisée dans le contentement de soi et le confort dans le malheur. C'est que nous sommes nous-mêmes tournés vers la vie. Et tous ces gens qui ne font rien,

qui pensent qu'il n'y a rien à faire et qui se disent : il y a le discours et le contraire du discours, ceux-là nous les laissons sur le trottoir et nous poursuivons notre chemin. Car pour nous, la réflexion n'a pas pour résultat l'inhibition. Ceux qui ne réfléchissent pas sont téméraires et agissent de façon absurde, ceux qui ne font que réfléchir ne font rien. Leopardi eut à accomplir, avec une prodigieuse avance sur son époque, l'une des expériences qui se sont à nouveau présentées à la conscience de notre époque. Comment mettre une pensée en orbite, et réussir enfin à ce qu'elle rencontre un public qui ne sait pas mais en ressent confusément la nécessité ? Nous avons fait cette rencontre : 10 000 exemplaires des *Pensées* se sont vendus.

Notre mérite n'était pas si grand : nous avons trouvé un terrain vierge et nous avons agi. Notre rapidité d'exécution et la manière que nous avons d'imposer les choses, de tordre le cou à la réalité ont neutralisé l'édition française. Hormis les *Canti*, personne n'a osé toucher à Leopardi. Nous sommes donc principalement redevables de notre succès à l'incurie de l'édition industrielle. Maintenant, un mouvement de publication d'œuvres de Leopardi s'amorce en France. Notre travail de francs-tireurs se dissout dans la masse, signe de notre réussite.

GÉRARD BERRÉBY
(Éditions Allia)